



HAL
open science

Mic-Mac

Emmanuel Blanc

► **To cite this version:**

| Emmanuel Blanc. Mic-Mac. 2001. hal-01941624

HAL Id: hal-01941624

<https://hal.science/hal-01941624>

Preprint submitted on 1 Dec 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MIC-MAC

Par Emmanuel BLANC

Juin 2001

Résumé

Le problème du passage du niveau d'analyse microéconomique (l'individu, l'entreprise etc.) au niveau d'analyse macroéconomique (la société, la nation) ne va pas de soi et se révèle être un champ d'observation privilégié, non seulement des théories économiques et socio-politiques d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi des sciences « dures ». Le passage du micro au macro pose en effet le problème du réductionnisme. Nous illustrons à travers quelques auteurs célèbres (A. SMITH, J.-M. KEYNES, F. A. HAYEK) la fécondité des approches économiques et sociales qui ont su problématiser cette coupure.

Cet article n'a pas l'ambition d'être un article scientifique et de vouloir faire le point sur la très vaste question qui est soulevée. C'est plutôt une *note d'humeur* de l'auteur face au déferlement d'articles que l'on peut lire dans la presse économique qui, en ces temps de toute puissance des Managers et experts de toutes sortes, révèle l'ignorance de nombre d'entre eux sur le difficile passage de la partie au tout qui est au cœur des grandes théories économiques et sociales. Le passage du niveau microéconomique au niveau macroéconomique ne va pas de soi et il est étonnant de voir à quel point nombre de personnes, et même certains économistes contemporains, sont victimes de l'illusion microéconomique et n'hésitent pas à transposer au niveau macroéconomique des résultats observés au niveau micro. Or quel est précisément l'objet des sciences sociales si ce n'est d'étudier les conséquences in-intentionnelles (dérivant de logiques « macro ») d'actes intentionnels (produit de logiques « micro ») ? Le sens commun a une propension naturelle à faire dériver le niveau global de l'observation immédiate qui se situe toujours au niveau microéconomique (celui des ménages, des entreprises etc.). On sait pourtant que l'analyse scientifique s'est presque toujours construite (ou tend à se construire si l'on en croit le philosophe des sciences Gaston BACHELARD) contre le sens commun. Que peuvent apporter, d'une façon générale, les sciences sociales par rapport au sens commun si ce n'est une vision plus globale, c'est-à-dire embrassant plus largement les complexités du *temps* et de *l'espace*.

L'examen des différentes temporalités permet d'éviter de prendre des micros phénomènes de courts termes pour des tendances fondamentales de long terme, éviter ainsi de prendre l'épiphénomène pour la tendance et se détacher des impressions du vécu, de l'écume des jours, pour retrouver une loi fondamentale.

L'examen des phénomènes au sein d'un *espace* plus large et plus ou moins structuré - la nation, le monde - montre très rapidement les limites de nos capacités à embrasser les innombrables interactions. Un esprit aussi pénétrant que celui de Friedrich August Von HAYEK en tirera argument pour un renoncement volontaire à ce qui lui apparaît comme une imposture scientifique. L'ordre global qui émerge des innombrables interactions des individus qui suivent chacun un but particulier est bien trop complexe pour qu'il puisse être lui-même « compris » par un cerveau particulier. Ainsi les individus font la société, mais, littéralement, ils ne savent pas ce qu'ils font, car ce qui résulte des interactions ne peut jamais être vu comme le fruit d'un ordre délibéré, d'une construction intentionnelle. Hayek est parfaitement cohérent, ce qui le conduit à réfuter la possibilité même d'une « science » sociale.

Cela nous interdit-il à jamais de pouvoir observer des phénomènes macroéconomiques ? Non puisque HAYEK lui même s'y est essayé. Le tamis de l'Histoire retient, à travers un processus continu d'essais et erreurs, des comportements qui s'inscrivent dans la tradition, la loi, ce qui permet de façonner (et donc par la suite d'observer) des régularités au niveau global. Mais ces régularités « macroéconomiques » ne

sont pas pour autant des « lois scientifiques » puisqu'elles sont toujours tributaires de l'Histoire en train de se faire par la volonté même des hommes¹. Ceux-ci en effet font l'Histoire sans pourtant savoir ce qu'ils font (la société qui émerge dépasse l'intelligibilité qu'ils peuvent en avoir). Le caractère irrémédiablement historique des « lois » économiques ou sociales interdit tout déterminisme et rapproche sur ce point HAYEK et MARX.

Retenons pour notre propos qu'il est possible d'observer des régularités au niveau macroéconomique mais que ces régularités sociales ne peuvent pas être comprises comme simple prolongement ou « agrégation » des actes intentionnels des individus. Le « tout » social est définitivement opaque pour chaque acteur. Entre les actes individuels et les régularités sociales, le passage est nécessairement complexe et incompréhensible aux acteurs. Il n'y a pas de « pont » entre micro et macro, « no bridge » comme disait KEYNES. Pourtant tout le programme de recherche de la fin des années 70 aux années 90 a été consacré à la recherche des fondements micro de la macroéconomie. Ce réductionnisme des économistes contemporains relève d'un scientisme que même les physiciens d'une « théorie du tout » n'osent défendre dans l'état actuel des connaissances de la physique. Marc LACHIEZE-REY, astrophysicien au Centre d'Études de Saclay, directeur de recherche au CNRS, écrit très justement dans un entretien avec Laurent MAYET² : « *L'approche réductionniste qui considère tout système réel comme la résultante agrégative d'un ensemble de sous-systèmes qui le composent n'est pas toujours souhaitable. Une foule de phénomènes physiques sont en effet décrits ou expliqués de manière satisfaisante sans aucun recours à l'analyse des propriétés de leurs constituants. La mécanique planétaire n'a que faire des propriétés des atomes et la chimie n'a que faire des propriétés des quarks. On pourrait dresser une liste interminable de phénomènes physiques dont l'explication ne passe pas par le recours aux propriétés de leurs constituants. Et ce parce que les systèmes complexes possèdent des propriétés qui n'existent pas à un niveau d'organisation inférieur* ».

HAYEK et KEYNES, qui sont certainement les deux économistes les plus marquants du XX^e siècle, auront, chacun à leur manière, lutté contre ce réductionnisme car ils auront perçu la complexité des sociétés. En fait le programme de recherche des économistes des années 80 s'est bien souvent traduit par une régression scientifique³ au sens où ils considèrent que les phénomènes macro dérivent directement des comportements micro, et ces derniers peuvent être appréhendés par le sens commun dans la mesure où le sens commun qui guide leurs actions est précisément celui du modèle. Nous retombons dans l'illusion microéconomique. L'interaction des phénomènes est tout simplement ramenée à ce que chacun peut observer du haut de sa petite individualité. On s'imagine que la société est coextensive à notre environnement immédiat. La science économique est ainsi brutalement réduite à l'analyse des experts de tout poil au premier rang desquels on trouve évidemment des managers d'entreprise, des gourous de la finance, mais aussi des consommateurs etc. qui sont toujours prêts à donner des leçons d'économie en érigeant en loi scientifique leur sens commun qui consiste en extrapolation du type « *ce qui est bon pour Général Motor est bon pour l'Amérique* » ou que l'État doit être géré comme une entreprise, que l'État est « *comme une grande entreprise en compétition sur le marché mondial* » (Bill CLINTON)⁴ que « *les Etats Unis et le Japon sont en compétition exactement de la même façon que Coca-Cola l'est avec Pepsi* »⁵ ou encore qu'en appliquant les recettes qui ont fait leur prospérité on parviendra à la réussite de toutes etc. Bref, face à ce degré zéro de la pensée, les (bons) économistes ne jugent plus utile de répondre, ils l'ont déjà fait mille fois, que ce soit par

¹ Bernard Guerrien a une phrase très éclairante pour montrer la différence entre les « sciences » sociales et la physique: « *Il existe une autre différence fondamentale entre les sciences sociales et la physique, et plus généralement, les sciences de la nature: certains des paramètres caractéristiques des "individus" varient en fonction des interactions.(...) C'est un peu comme si les particules - ou les molécules - pensaient et décidaient de la façon dont elles se comportent. S'il existait des lois sociales, les individus chercheraient à les connaître et à les tourner à leur avantage, et, ce faisant, ils modifieraient ces lois... qui n'en seraient donc plus!* »

² *Sciences et Avenir*, Hors-Série, Avril 1999

³ À un retour à l'économie vulgaire dirait K. Marx

⁴ Cité par P. Krugman in *La Mondialisation n'est pas coupable*, P. 18, La découverte, 2000, (MIT 1996)

⁵ Op. Cit P. 18. Krugman dénonce ces myopies.

l'intermédiaire de la théorie des jeux (il existe des jeux à somme négative, des jeux où la composition « spontanée » des intérêts individuels est « perverse » et aboutie à des situations « catastrophiques » pour les acteurs qui ne font pourtant que se comporter du strict point de vue de leur rationalité individuelle), les théories prenant en compte les externalités (positives ou négatives) etc. Toutes ces analyses soulignent les difficultés du passage du micro au macro, que ce soit à un niveau élémentaire qui consiste pour la comptabilité nationale par exemple, à distinguer ce qui au niveau macro est création de richesse nouvelle ou simple transfert entre agents, ou, à des niveaux moins évidents, d'identifier la part qui, dans ce qu'on appelle une innovation, correspond à un gain pour la société globale par rapport à un pur phénomène de captation pour l'entreprise innovante. L'analyse de nombre de ces processus a été finalement assez peu étudiée par le programme de recherche des années 80-90. Est-ce par peur d'un retour à des formes d'holisme méthodologique qui avaient occupé le devant de la scène dans les années 60-70 ? La théorie des jeux elle-même s'est souvent arrêtée en chemin du fait de son approche en termes d'agent souverain dans ses décisions. La théorie des anticipations rationnelles évacue le problème en faisant tenir aux acteurs des anticipations conformes à l'auto-réalisation du modèle.

On peut se demander si l'unique but de la science économique, comme toutes les sciences sociales, ne devrait pas être d'étudier, dans toutes leurs complexités, les conséquences in-intentionnelles des actes intentionnels et, inversement, comment certaines régularités macroéconomiques structurent les comportements micro. C'est précisément le rôle de la connaissance de « voir plus loin » comme dirait J.-B. SAY, de dépasser ce que l'observation de l'environnement immédiat fournit au sens commun. La démarche ne requiert pas forcément de partir des individus (individualisme méthodologique), on peut montrer que des lois macro s'imposent à eux et qu'ils peuvent être le jouet des « ruses de la raison », sans forcément tomber dans les « mystères » des totalités agissantes (holisme méthodologique). Le programme smithien de la main invisible, souvent détourné au profit d'une pure axiomatique de l'intérêt, doit être repris en ce sens. Ce qui frappe le plus le lecteur de la « parabole » de la main invisible - et là se trouve le message essentiel d'A. SMITH - c'est qu'un ordre global se réalise alors qu'il n'est dans l'intention d'aucun des acteurs de le réaliser⁶. Là encore A. SMITH, comme tous les grands économistes, ne réduit pas l'analyse de la dimension « macro » à l'extrapolation des analyses « micro », il ne tombe pas dans le piège de l'illusion microéconomique, celui du sens commun. Entre le niveau micro et macro il y a toutes les ruses de la raison. La question n'est pas tant qu'on parte de l'individu (individualisme méthodologique) ou de totalités abstraites (holisme méthodologique), mais de déterminer le bon niveau d'analyse pour chaque phénomène, sachant qu'il est vain d'espérer avoir une « théorie du tout ».

Les grands auteurs de la tradition de l'individualisme méthodologique ne sacrifient pas au réductionnisme car le passage micro macro y est perçu comme complexe, ambivalent, voire opaque (Hayek). Ainsi toute la tradition qui va de Bernard de MANDEVILLE (*La fable des abeilles*) à René BOUDON (*Effets pervers et ordre social*) en passant évidemment par A. SMITH (*La main invisible* dans la *Théorie des sentiments moraux* et dans la *Richesse des nations*), J.-J. ROUSSEAU (*L'émergence de la Volonté générale*), TOCQUEVILLE (*Les effets de l'égalité des conditions* dans *De la Démocratie en Amérique*), M. WEBER (*Le paradoxe des conséquences*), HAYEK (*L'ordre spontané comme produit involontaire des actions des hommes*)⁷ et même MARX dans son « économie » (à travers sa notion de contradiction)⁸ évitent de tomber dans les simplismes de l'agrégation.

⁶ Smith reprend en fait l'idée de Bernard de Mandeville dans sa fable des abeilles. Hegel développe son concept de ruse de la raison en référence à la main invisible d'Adam Smith.

⁷ J.-P. Dupuy résume l'essentiel: « ce que les individus engendrent ensemble, par synergie de leurs actions séparées, transcende leurs capacités de compréhension et de connaissance »

⁸ Le progrès technique comme moyen d'accroissement du taux de profit individuel (par captation de la plus value extra) et pourtant facteur de sa baisse tendancielle au niveau macro (du fait de l'augmentation de la composition organique du capital). Voir à ce sujet Emmanuel BLANC 1978 : *Le progrès valeur*, thèse.

De même pour les grands auteurs d'une tradition plus holiste comme HEGEL (la ruse de la raison), K. MARX (dans sa « philosophie » dialectique), J.-M. KEYNES (dans ses analyses de la demande effective, des fonctions globales de consommation etc.) et même E. DURKHEIM, évitent les pièges des totalités agissantes.

Les premiers ne voient pas le passage de la « partie » au « tout » comme simple agrégation, les seconds ne considèrent pas le passage du « tout » à la « partie » comme une simple « décomposition » d'une totalité préexistante. C'est certainement ce qui en fait, encore aujourd'hui, des auteurs ayant quelque chose à nous dire.

Bibliographie

- BACHELARD Gaston, *Épistémologie, textes choisis*, Paris, PUF, 3^e éd. 1980.
- BIRNBAUM Pierre, LECA Jean, *Sur l'individualisme*, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1986.
- BOUDON Raymond, *La logique du social*, Hachette Pluriel, 1994. *Effets pervers et ordre social*, Paris, PUF, 1977.
- CROZIER Michel, FRIEDBERG Erhard, *L'Acteur et le système*, éd. du Seuil 1977 et 1981.
- DOUGLAS Mary, *Comment pensent les institutions*, La Découverte/MAUSS, 2000, 180 p.
- DUMONT Louis, *Essais sur l'individualisme*, Seuil 1983. *Homo Aequalis. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Gallimard 1977.
- DUPUY Jean-Pierre, *Introduction aux sciences sociales, logique des phénomènes collectifs*, Ellipses, 1992. *Ordres et désordres, enquête sur un nouveau paradigme*, le Seuil, 1982, 1990.
- FRIEDBERG Erhard, CROZIER Michel, *L'Acteur et le système*, éd. du Seuil 1977 et 1981.
- HAYEK Friedrich A.von, *Scientisme et sciences sociales* (1952), Agora , 1986. *Droit, législation, liberté*. t.1 : *Règles et ordre* (1973), PUF, 1980.
- HIRSCHMAN A. *Les Passions et les intérêts*, Paris, PUF, 1980.
- KEYNES John Maynard, *Théorie générale de l'emploi de l'intérêt et de la monnaie*, Payot, (Notamment chap. 12, 13 et 20).
- LECA Jean, BIRNBAUM Pierre : *Sur l'individualisme*, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1986.
- MARX Karl, *Introduction générale à la critique de l'économie politique* (1857), Gallimard, La Pléiade, Oeuvres T.1, 1965.
- MOUCHOT Claude, *Méthodologie économique*, Hachette supérieur, octobre 1996.
- ORLEAN André et Alii, *Analyse économique des conventions*, PUF, Paris, 1994. « À qui se fier ? Confiance, interaction et théorie des jeux », *Revue du M.A.U.S.S* n°4, 2^e semestre 1994, La Découverte/MAUSS..
- ORLEAN André, « L'auto-référence dans la théorie keynésienne de la spéculation », *Cahiers d'économie politique*, n° 14-15, 1988. « Mimétisme et anticipations rationnelles, une perspective keynésienne », in *Recherches économique de Louvain*, vol. 52, n°1, 1986, pp.45-66.
- PARIJS Philippe Van, *Le modèle économique et ses rivaux. Introduction à la pratique de l'épistémologie des sciences sociales*, Droz, Genève-Paris, 1990.
- RAWLS John *Individu et justice sociale, autour de John Rawls*, Paris, Le Seuil, Point Politique, 1988. « Les libertés de base et leur priorité » in *Critique* n° 505-506, Juin-Juillet 1989 : *John Rawls Justice et liberté*.
- SCHMIDT Christian « Sur la méthode en macroéconomie » in *Revue d'Economie Politique*, nov.-déc. 1991.
- SEN Amartya, *Éthique et économie*, PUF, novembre 1993.
- TERESTCHENKO Michel *Philosophie politique, 1. Individu et société*, les Fondamentaux, Hachette supérieur, 1994.
- TOCQUEVILLE Alexis, *De la démocratie en Amérique* (1835), G.F., 2 t., 1981. *L'ancien régime et la révolution* (1856), idées Gallimard, 1967.
- WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905), Pocket Agora, 1994. *Essais sur la théorie de la science* (textes 1904-1917), Agora, 1992.